

Marc Jaffeux

*Vestiges*

récit



Publié sous le titre de *Franges* dans la revue Carbone, n°2, hiver 2007.

Revu et corrigé en mai 2017.

*En hommage au compositeur Gérard Pesson.*

Le soleil.

D'après les philosophes anciens, il brilla encore quelques siècles, d'une pâleur extrême, précise, et concentrée dans l'aigu de son spectre.

Sans doute le feu moribond s'était-il déchiré en figures infimes, ciselées sur l'écran de son foyer blanc : flammes éparses, comme si l'étoile se multipliait avant de s'éteindre. « Car le soleil ne saurait conserver son harmonie en deçà d'un certain volume », affirme une scolie d'Antelme. « À propos de sa combustion, j'affirme qu'elle dût se décomposer en de multiples traits, de stridences légères. »

L'ombre.

On imagine les ombres étranges qu'une telle lumière pouvait opposer aux hommes attristés ; effilées et versatiles, elles troublaient l'air et le ciel, en intrications volatiles, trop

fines pour être vraiment vues. Elles laissèrent néanmoins des traces : si les ombres du feu ultime échappaient au regard, il faut croire qu'elles assombrirent quelque chose de l'ouïe, et que le chant des hommes, leur chant puissant et clair s'en trouva d'abord voilé, avant de s'effacer dans la nuit.

Des musiciens en témoignent.

Comment ces rais funèbres, subtils mais innombrables, altèrent l'échelle des tons, qu'elles émacièrent lentement : il existe, aujourd'hui encore, une musique et des instruments pour rappeler ces œuvres assourdies, qu'un bref lyrisme traversait, en traits acérés.

Les mélodies.

Ce sont des plaintes infinitésimales, infiniment détaillées, ornementales, qui cherchent le soleil dans ses ombres, et ses ombres dans le chant : « Taa ! Tristesse d'Akmaa... Ô Taa, que la tristesse détruit. Que n'entends-tu le Musicien Fragile, et ses harmonies extrêmes... Ce soir, je viendrai te voir avec lui », promet Burhe, dans sa *Consolation à Taa*. « Tu connaîtras les arabesques de lumières âpres qui perturbent sa morne mélodie. Elles sont frêles, pures. Mais ne crois pas, Ô Taa, que tu retrouveras, dans l'appel de l'aigu, le soleil de nos ancêtres. Seule la nuit lui répond. »

Ce sont des cris mais muets, échappés au soleil creux, dont ils circonviennent le vide douloureux ; ils l'encerclent, sans pour autant le situer : « Dans le ciel lacéré d'ombres, on cherchait en vain leur chant. Or les mélodies solaires, si elles tenaient quelque chose des oiseaux, ce serait plutôt par leurs vols. Je sais », écrit Taa dans *Les trois derniers livres*, « je sais que les oiseaux se turent, au Crépuscule. Je sais qu'ils ne chantaient qu'avec les signes silencieux qu'ils traçaient sous le ciel épuisé. Mais la figure splendide et intense en laquelle les vols dispersés

soudain s'assemblaient, comment ne pas croire plutôt l'entendre ? Le ciel tintait. Puis revenait au vide. »

Ce sont des murmures, rehaussés d'échos, qui ramènent la pensée aux rêveries qui précèdent l'Éclipse et la Nuit Longue. Rappel équivoque : « On raconte qu'après leurs exercices austères, les moines trouvaient dans cette musique la chair dont leur discipline les privait. Ils soufflaient dans des tubes en cuivre ou en bois et troués qui, outre une suite de notes délicates, laissait entendre leur respiration ; leurs mains, leurs pieds, leurs peaux aussi bruissaient, à frotter, caresser, tapoter le bois sonore de leurs instruments anciens. À la mélodie pure se mêlaient ainsi les reflets de leurs corps : souvenir d'une joie orange, désormais interdite, comme soleil en eux-mêmes », écrit Rose Cokia à sa fille Ève.

Aria.

Parfois, d'entre les flûtes et les violons, une voix s'élevait. Oui, une voix se faisait alors entendre, simple, intègre. Elle chantait. Elle chantait vraiment, comme personne ne chantait depuis la mort du soleil.

Plénitude de la voix, son lyrisme en orbe : elle effaçait la trace des ombres frêles et le souffle pâle des musiciens. D'un geste sec, aussitôt les instruments se pliaient en silhouettes noires, fragiles, apeurées, nerveuses, quasi muettes, avec d'inouïes fioritures concentriques au chant...

Ta voix, oui ta voix, seulement ta voix  
Et l'archet, de revenir à l'insecte dans l'herbe  
Entre air brûlant et pattes nerveuses  
(Vénus Constadt, *Ode à Éladana.*)

Car la voix subjuguait. Elle régnait. Elle commandait les émotions. Elle influait sur l'atmosphère, dit-on. Alors, pour le

public émerveillé, l'air se figeait en dôme aveugle où, bientôt, le soleil se rappelait en sa majesté première — fenêtre tracée en trompe-l'œil dans la coupole du ciel.